

# ***Djogoni, le roman d'un Métis*<sup>1</sup>, ou l'inanité de la mission civilisatrice**

(*Djogoni, le roman d'un Métis*, o la inutilidad de la civilización)

(*Djogoni, le roman d'un Métis*, or the Futility of Civilization)

**Marie-Hélène Koffi-Tessio**

Department of French and Italian university, Princeton University, 303 East Pyne, Princeton N. J. 08544. Tél.: (+609) 2584670. Fax: (+609) 2584535. Courriel: mk7c@yahoo.com

**BIBLID [1132-3310 (2005) 14, 39-62]**

## **Resumé**

Dans *Djogoni*, roman éponyme de René Maran écrit entre 1910 et 1912, l'auteur présente une série d'images sur la vie coloniale et donne des Africains une représentation négative assez conforme aux idées de l'époque. La nouveauté et l'audace —pour l'époque— de cette œuvre résident dans la satire discrète, mais présente, du système colonial. L'idée dominante reste cependant l'atavisme des autochtones vu comme une véritable pierre d'achoppement à la mission civilisatrice.

**Mots-clés:** Colonisation. Roman colonial. Afrique Équatoriale Française. Métissage.

## **Resumen**

En *Djogoni*, novela epónima de René Maran escrita entre 1910 y 1912, el autor presenta una serie de imágenes sobre la vida colonial y ofrece una representación negativa de los africanos, conforme a las ideas del momento. La novedad y la audacia de esta obra, para la época, residen en la sátira discreta pero presente, del sistema colonial. Con todo, la idea dominante es el atavismo de los autóctonos considerado como un obstáculo para la civilización

**Palabras clave:** Colonización. Novela colonial. África Ecuatorial Francesa. Mestizaje.

## **Abstract**

In *Djogoni*, an eponymous novel written between 1910 and 1912, René Maran presents a series of images on colonial life and shows a representation of Africans quite in accord with the preconceptions prevailing at the time. However there is also a criticism of the colonial system and considering the time the book was written, it was both new and daring. But the satire is discreet and the predominant idea is that the indigenous people's heredity is a major obstacle to the civilizing mission.

**Keywords:** Colonialism. Colonial novel. French Equatorial Africa. Hybridity.

---

<sup>1</sup> Ce fut le titre d'origine du livre.

Publié comme opuscule séparé sans date par Présence Africaine mais aussi inséré en 1965 dans l'ouvrage *Hommage à René Maran*, publié par la même maison d'édition, *Djogoni* est le titre éponyme d'un roman qui parle de l'itinéraire et de la condition d'un être hybride: celle d'un jeune Métis né en Afrique Équatoriale Française. L'histoire en est courte; environ une quarantaine de pages qui relatent l'itinéraire régressif d'Akanda-Djogoni, enfant choyé d'un Français et d'une Gabonaise. Le père mort d'une fièvre, la mère l'abandonne, on ne sait exactement à la suite de quelles circonstances (le livre précise qu'*elle préféra s'offrir à des amours passagères* [1965: 176]) et, après un séjour chez les missionnaires, il finit serviteur d'un couple de fonctionnaires coloniaux nouvellement arrivés. Ceux-ci l'élèvent et l'instruisent. Adulte, il devient un commerçant prospère et épouse une jeune métisse, Mouhinda-Matiti. Une rébellion oblige le gouverneur à sévir, et le village de Mouhinda-Matiti est détruit. Afin d'obéir à la tradition, Mouhinda doit rejoindre son peuple. L'atavisme —africain s'entend<sup>2</sup>— qui dirige ses actes est trop fort pour qu'elle puisse y résister à supposer qu'elle le veuille, et l'éducation reçue à la mission chrétienne, superficielle et insuffisante pour combattre ses penchants "naturels". Toute l'atmosphère qui ouvre le livre (atmosphère sombre et sinistre de destinée inéluctable) peut se lire a posteriori à la lumière de l'histoire de Mouhinda-Matiti qui, malgré son éducation occidentale à la Mission, n'échappera pas à son hérité. Trois thèmes dominant dans cet ouvrage; l'assimilation de l'Afrique aux ténèbres, au marasme et à la négativité, une représentation quelque peu stéréotypée des mœurs africaines, et en marge, assez discrète mais bien présente, la satire d'abus coloniaux.

*Djogoni* représente une continuité dans la littérature coloniale, et une forme d'écriture peut-être moins achevée dans la carrière de Maran, simplement parce que moins innovante par ses idées et son style. Cet ouvrage s'apparente aux écrits coloniaux tels qu'on les trouve chez un Pierre Loti (*Le roman d'un spahi*), ou même un Victor Hugo<sup>3</sup> (*Bug*

---

<sup>2</sup> Le Livre semble exclure la possibilité d'une influence, qu'elle soit positive ou non, qui proviendrait du géniteur occidental.

<sup>3</sup> Victor Hugo n'est évidemment pas un auteur colonial à proprement parler, mais son tout premier roman, *Bug Jargal*, dont la première version date de sa jeunesse (il avait alors 16 ans) en a certaines caractéristiques. Remanié, *Bug Jargal* sera publié un an plus tard (1819). Le livre raconte une révolte d'esclaves datant de 1791 à Haïti, alors Saint-Domingue. Le personnage de Bug Jargal est la quintessence du "bon" héros, romantique, dévoué, altruiste, amoureux sans espoir de voir ses sentiments partagés, mais la masse des Noirs présentent des traits raciaux très négatifs. Mérimée dans *Tamango* (1829) et Eugène Sue dans *Atar Gull* (1831) s'embarrasseront de moins de scrupules: aussi bien Tamango qu'Atar Gull —ainsi que certains passages des *Mystères de Paris* (1842-1843) notamment ceux qui concernent la Métisse Cécilia— présentent des Noirs une image très négative.

*Jargal*), voire un Simenon (*L'heure du Nègre, 45 degrés à l'ombre, Le coup de lune, La mauvaise étoile, L'aîné des Ferchaux*, etc...), avec des représentations qui traduisent une certaine répulsion, un vocabulaire qui animalise et souvent mais pas toujours, l'uniforme et sempiternel parler "petit-nègre". Si Maran écrit cet ouvrage de 1910 à 1912 alors qu'il n'était encore qu'un employé frais émoulu du système d'enseignement français et nouvellement arrivé dans les colonies, il n'y a sans doute pas de quoi s'étonner; ne connaissant encore les colonies que par ses lectures d'ouvrages coloniaux<sup>4</sup>, il n'était sans doute pas en mesure de penser ou de voir différemment. On y trouve la répétition de poncifs propres au genre: atavisme indéfectible de la "sauvagerie", infantilisme congénital, brutalité animale, ainsi qu'attachement instinctif et donc irréflecti à des mœurs et des valeurs dénuées de sens.

*Djogoni* a été publié à titre posthume. Les préjugés colonialistes qu'il énonce sont sans doute courants pour l'époque à laquelle le livre a été écrit (1910-1912). Il n'est pas clair pour l'instant, si pour son coup d'essai, Maran a voulu sacrifier aux poncifs de son époque en s'inspirant de prédécesseurs et des idées en vogue, ou si ce qu'il écrit reflète réellement ses propres pensées. N'oublions pas non plus que *Djogoni* fut son tout premier ouvrage sur l'Afrique (un premier essai n'est pas nécessairement la meilleure production, ni la plus fidèle aux vœux de l'auteur) et qu'il n'a jamais été publié de son vivant, donc non critiqué ou corrigé sous sa forme définitive par l'auteur lui-même. Le sous-titre définitif de *Djogoni* est *eaux-fortes*. *Djogoni* se présente donc comme une suite d'eaux fortes, gravures ou petits tableaux illustrant des moments de la vie coloniale. Le terme désigne aussi, à la fois l'acide nitrique, acception devenue obsolète aujourd'hui, et, dans le domaine de l'art, une gravure obtenue en faisant mordre par de l'acide nitrique, le tracé effectué auparavant sur une plaque de cuivre ou de zinc. L'acide en s'infiltrant dans le tracé fixe le dessin et permet de le reproduire; il agit comme un catalyseur-révélateur. La technique artistique est peut-être celle qui a longtemps permis d'orner de gravures, les livres d'aventures et de voyages. L'image de catalyseur-révélateur vaut pour un *Djogoni* comme pour un Maran lui-même. La morsure de la révélation est douloureuse, mais utile. Le voyage de *Djogoni* jusqu'au port est ce qui permet l'épiphanie finale et lui fait comprendre qu'il ne doit pas chercher à sortir de

---

<sup>4</sup> Il est possible aussi que l'auteur en ait entendu parler par son père, fonctionnaire colonial lui-même; s'en est-il inspiré ou non, aucun document à ce jour ne permet de confirmer ni d'infirmer cela.

sa condition, promouvant par là une idéologie fixiste un peu déroutante et contraire en théorie, aux visées de la mission civilisatrice. Pour le jeune Maran, le voyage en Afrique<sup>5</sup> a dû aussi le révéler à lui-même, en tant qu'être, mais aussi en tant que fonctionnaire ayant une place déterminée au sein du système colonial<sup>6</sup>.

*Djogoni* est une vision fort pessimiste sur l'inanité de la civilisation chez les Noirs, et sur l'impossibilité pour eux de jamais atteindre dans un futur proche un niveau de civilisation qui puisse se rapprocher même de loin, de celui de l'Europe. Le découragement du personnage de Djogoni devant cette épiphanie n'a d'égal que sa conviction que l'atavisme triomphe toujours. Aussi bien Mouhinda sa fiancée que Djogoni lui-même en seront la preuve. Notons cependant qu'on trouve déjà dans ce livre, les prémisses de ces dénonciations d'exactions coloniales qui feront le scandale de la préface de *Batouala*. C'est parce qu'il représente les débuts de Maran, parce qu'il est bien moins souvent mentionné mais aussi parce qu'il porte en germe nombre de thèmes maraniens<sup>7</sup> et qu'enfin, il en dit long sur le Maran auteur de cette époque, qu'il est utile de procéder à une étude de *Djogoni*.

## 1. L'Afrique comme lieu de dysphorie, et le déterminisme de la race

Dès la première ligne, *Djogoni* apparaît comme un livre de la fatalité. L'atmosphère qui nous est présentée, perçue par l'administrateur Marthiens est celle d'un monde condamné; *Le crépuscule enlisait Brazzaville* est l'incipit du roman. La ville n'est même pas le sujet du verbe. Passive, elle subit l'action du crépuscule et se laisse progressivement envahir par les ténèbres. L'imparfait utilisé évoque un processus, une action en cours, mais aussi quelque chose d'inexorable. Le verbe "s'enliser" lui-même suggère une disparition progressive, un enfoncement dans des sols mouvants. L'image de l'enlissement irrévocable et passif est à rapprocher de l'image finale de Mouhinda-Matiti retournant par

---

<sup>5</sup> Enfant, Maran a vécu en Afrique lorsque son père y fut muté; il avait alors trois ans. Mais il n'avait que 6 ou 7 ans lorsqu'il en repartit; ses souvenirs de cette période restent probablement assez vagues.

<sup>6</sup> Femi Ojo-Ade (1977, 1984) parle de la difficulté des relations de Maran, noir, antillais et fonctionnaire colonial aussi bien avec ses collègues blancs qu'avec les populations locales.

<sup>7</sup> Le brusque revirement de Mouhinda-Matiti, l'incompréhension entre les époux après des débuts idylliques, la solitude désespérée de Djogoni lors du départ de sa femme ne sont pas sans rappeler l'itinéraire de *L'homme qui attend*, autre roman de Maran. Par ailleurs, comme nous le verrons, *Djogoni* par beaucoup d'aspects annonce *Batouala*.

instinct et non par un acte raisonné, chez les *siens*. Malgré tous les efforts des missionnaires, de son mari, “civilisateur” lui aussi à sa manière, Mouhinda est “réabsorbée” par le peuple de sa mère et s’enlise irrémédiablement dans la “sauvagerie”. À la même page, le mot *dégradations* conforte dans l’idée de nocivité et de destruction qu’annonce le texte: *on passe ici du jour à la nuit presque sans dégradations de nuances...* (1965: 159). On comprend qu’il s’agit ici de modification ou de diminution progressive de la lumière, (ou plus exactement d’absence de progression, le phénomène se caractérisant par sa brusquerie), mais le mot comporte une polysémie intrinsèque; on y trouve certes des échos de modification, mais aussi de détérioration, de délabrement, voire d’avilissement moral. La fonction privative de sans ne donne pas pour autant au terme une connotation positive. Dans la phrase qui suit: *La nuit tomba*, le verbe par son sens et par le temps auquel il est conjugué (le passé simple) évoque la chute brutale d’un couperet, ou le jugement d’une condamnation sans appel. En l’espace de quatre phrases, Maran crée une ambiance toute négative. Le vocable de l’ombre et de la nuit abonde. Ainsi au *crépuscule*, premier mot du livre s’adjoignent le mot *nuit* —réitéré— ainsi que les mots *ombre* et *ténèbres*. La “sauvagerie” est traditionnellement associée aux ténèbres tout comme son contraire, la civilisation et le savoir, sont associés à la lumière. Et il n’est pas fortuit que l’ouvrage de Conrad, *Heart of Darkness*, dont le titre suggère à la fois un itinéraire au fond de soi-même, mais aussi un voyage au cœur de l’Afrique, continent “noir”, ait été traduit en français sous le titre *Au cœur des ténèbres*.

Le premier personnage du livre à apparaître est Marthiens, l’administrateur. Marthiens est à la fois le prototype de l’administrateur colonial exemplaire, mais aussi quelquefois, le double et porte-parole indirect de Maran. Tout comme celui-ci, ses souvenirs de bonheur sont liés à la France. En Afrique, c’est un expatrié nostalgique que console le souvenir idéalisé de son pays et de sa ville d’origine. Femi Ojo-Ade tout comme Keith Cameron ont noté à quel point Maran idéalisait la France tout au long de son séjour africain. C’est le soir de Noël, et comparant la foule locale à celle de son pays, Marthiens associe gaieté, vie, joie, mouvement et bonheur à la fête métropolitaine: *Mais la joie devait illuminer les visages, les ouvriers s’égaillaient par la ville en bandes tumultueuses* (*Id.*: 160). Même les plus humbles participent à la liesse générale. Mais Marthiens expatrié *demeur[e] seul loin de ses amis*, et *là-bas* s’oppose à *ici...* Ici, Noël est une fête *crasseuse et multicolore, mise au goût indigène* (*Id.*: 159). Telle que la phrase est formulée, avec l’expres-

sion *mise au goût indigène* simplement en apposition, il n'est pas très clair si cette fête est crasseuse parce que mise au goût indigène, ou si entre autres caractéristiques (*crasseuse, multicolore*) elle est en outre, mise au goût indigène.

Toute association aux éléments locaux est de tristesse et de monotonie: *Hommes et femmes, des nègres passèrent [...] ils fredonnaient ces **monotones** chansons africaines qui semblent ne vouloir jamais finir, et leurs gros doigts sales grattaient les fibres nerveuses de leurs mandolines rudimentaires...* (*Id.*: 159). On ne sait si les doigts sont sales par nature ou à cause de travaux effectués (aux champs ou ailleurs) d'autant plus que la notion de saleté utilisée ailleurs, suggère que c'est là l'une des caractéristiques dominantes de l'endroit. Les doigts sont *gros*, donc ils manquent de finesse; il n'est peut-être pas si inattendu que les mandolines soient elles aussi *rudimentaires*, dénotant par là un manque de recherche et partant, de finesse. La même tristesse se dégage de la fête des tirailleurs sénégalais, contredisant la notion même de fête:

C'était comme tout à l'heure, la **morne** musique entendue de l'esanghi, une **cantilène psalmodiée** à mi-voix, **triste**, infiniment, où toute une race, courbée sous le fardeau sans cesse alourdi d'une servitude atavique, osait **se plaindre**, à peine, d'une fatigue qui de jour en jour, l'inclinait davantage vers la terre où doivent venir enfin s'endormir tous nos rêves. (*Id.*: 161)

La tristesse de cette musique est renforcée par le fait que celle-ci est *morne*, et de surcroît une *cantilène*, donc par définition une plainte monotone et mélancolique, mais en plus, elle est *triste*, et *psalmodiée* (c'est-à-dire récitée d'une façon où —encore une fois— domine la monotonie). Le champ sémantique du lexique utilisé évoque encore et toujours la même chose: tristesse, monotonie et lenteur. Le possessif *nos* qui achève la phrase suppose une communauté, une universalité du sort des mortels. Curieusement, Batouala agonisant, profère les mêmes notions d'humanité universelle qui transcenderait les races. D'une certaine façon, Maran reconnaît à la population qu'il décrit ici, une humanité: tous mortels, tous, comme nous, ayant leurs rêves. Mais une humanité basée sur un système d'échelon, une humanité qui se mesure au degré de *civilisation* comme le découvre Djogoni. Et Maran n'échappe pas aux clichés habituels, limitant les quelques descriptions physiques qu'il fait de ces hommes à la couleur de la peau, la largeur des pieds dont ils extraient des parasites (ces fameuses chiques), le rire et la blancheur

des dents<sup>8</sup> (qui n'est pas sans évoquer le "rire banania"<sup>9</sup>). D'individualité, de personnalité, point. Plus tard, ils seront décrits comme une *borde bariolée [...] criante, priante, hurlante* (*Id.*: 163). Ils sont réduits à des caractéristiques générales ou à une masse indistincte, et, à la pitié se mêle le dégoût, car en les regardant, c'est effectivement de la pitié (*Les pauvres gens*) que Marthiens éprouve. Mais l'image évoquée de chiques provoque autant la répugnance que la pitié, et le chef Bankoa qui dégage une *odeur fétide* (*Id.*: 193) a surtout droit au dégoût du lecteur. Sous la plume de Maran, la première apparition des tiraillleurs sénégalais est ainsi annoncée:

Il regarda ces hommes que **le soleil avait tannés**, vit s'ouvrir **l'immense hilarité** de leurs bouches aux **dents blanches**. Ils rythmaient des danses étrangement lentes accompagnées de paroles plus étranges où il y avait de la **torpeur** et des **menaces**. Leurs pieds, nus, larges et plats, martelaient le sol rouge qu'ils avaient l'air de pétrir pour en faire lever un pain de **révolte**. (*Id.*: 161)

L'hilarité et la torpeur qu'il leur prête, la lenteur des mouvements, amoindrissent en définitive, la notion de *menaces* et de *révolte*. Tant de torpeur et de monotonie ne paraissent pas compatibles avec une quelconque rébellion. Certes, Marthiens les plaint, mais il a clairement le sentiment de sa supériorité et de celle de son protégé: *Ils sont loin de valoir mon pauvre Djogoni!*... dit-il (*Ibid.*). La première entrée en scène de Djogoni confirme ce sentiment. Quoique pauvre, la conviction intime de sa supériorité fait qu'il ne peut se résoudre à quémander comme les autres, un emploi de serviteur. Ce sont ses futurs employeurs, qui par délicatesse et surtout par bonté vont vers lui. Djogoni se détache de la masse parce qu'il est un *sang-mêlé* mais aussi parce qu'il possède un *front intelligent*. C'est bien le seul qui ait droit à cet adjectif dans cet ouvrage. Mais s'il est clairement supérieur à son entourage, il est tout aussi clairement inférieur aux nouveaux arrivants. L'emploi qu'on lui offre est celui d'un subalterne, et même si on nous précise que le couple

---

<sup>8</sup> Cette description est à rapprocher de l'énumération de caractéristiques *nègres* que stigmatise Fanon dans *Peau noire masques blancs: Le linge du nègre sent le nègre — les dents du nègre sont blanches — les pieds du nègre sont grands — la large poitrine du nègre* (Fanon, 1952: 93).

<sup>9</sup> Nom d'une marque de poudre de cacao dont l'emblème est, depuis les années 1914-1915, un tiraillleur sénégalais hilare, et la légende: *Y'a bon banania*. L'image a évolué au fil des années et quoique le nom soit resté, l'image s'est efforcée de devenir plus politiquement correcte. Dans un mouvement de révolte, Senghor avait écrit dans un poème: *Je déchirerai les rires banania sur tous les murs de France* (*Éthiopiennes*, 1956).

Marthiens chéri[t] son domestique et le considère comme *un homme semblable aux autres hommes*, voire en font *leur enfant adoptif* (*Id.*: 162), la distance manifestement reste. Djogoni continue d'appeler son "père adoptif", *M. Marthiens* causant un curieux hiatus entre le tutoiement qui dénote l'affection et la familiarité, et le titre qui signale la distance: *Comment vas-tu M. Marthiens?* (*Ibid.*). Par ailleurs, que les deux hommes soient très proches reste assez hypothétique puisque Djogoni ne lui parle même pas de ses projets de mariage; c'est par hasard que l'administrateur surprendra Djogoni et Mouhinda ensemble. La position de Djogoni n'est pas sans rappeler celle de l'Ourika<sup>10</sup> de Mme de Duras, qui quoique élevée comme la fille de la maison, sait dès son jeune âge qu'elle doit son existence à la bienveillance de la protectrice à qui elle a été offerte. Elle s'assied d'elle-même "aux pieds" de la princesse de Beauvau, non à ses côtés ou sur un autre siège, marquant ainsi son statut d'inférieure et son allégeance. Il n'en va pas de même, par exemple, de Charles, le petit-fils de la princesse élevé avec Ourika. Dans le cas de Djogoni aussi, d'être un fils adoptif n'abolit pas la distance entre l'administrateur Marthiens et l'épicier sang-mêlé Djogoni. La nature du métier qu'il exerce lui-même laisse perplexe; le *front intelligent* de Djogoni ne suffisait-il à faire qu'un épicier? Notons au passage que le fait que les Marthiens voient en Djogoni *un homme comme les autres* annonce et rappelle bien sûr, le roman semi-autobiographique de Maran, *Un homme pareil aux autres*, paru en 1947<sup>11</sup>. Jean Veneuse protagoniste de cet autre ouvrage, est un avatar de Maran, et Djogoni pourrait lui aussi l'être à certains égards.

Que Djogoni tout comme Mouhinda, ait été recueilli et élevé par les prêtres est un détail qui ne manque pas d'intérêt et qui, dans cette

---

<sup>10</sup> *Ourika* (1823) est le roman éponyme de Claire de Duras, roman inspiré par l'histoire réelle d'une jeune esclave confiée enfant, aux soins de Mme la Princesse de Beauvau par le Chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal. Par bonté, la Princesse élève l'enfant comme une jeune aristocrate et lui fait enseigner la musique et les belles lettres, mais la couleur de peau de celle-ci la relègue irrémédiablement au rang de subalterne. L'épiphanie de sa situation détruit psychologiquement Ourika qui passe d'abord par une phase de profond rejet d'elle-même, avant de mourir par la suite dans un couvent. *Ourika* est une version romanesque de la réalité. Il était fort à la mode dans les salons parisiens au dix-huitième siècle, d'avoir son "négrillon". Montesquieu semble-t-il, avait le sien, et le Chevalier de Boufflers est d'ailleurs connu pour en avoir été un grand pourvoyeur. Le film de Bernard Giraudeau, *Les caprices d'un fleuve* (1996) librement inspiré du journal du Chevalier donne une version romancée et très édulcorée de sa vie.

<sup>11</sup> La version de 1947 est une version remaniée de ce qui s'appelait auparavant *Journal sans date*, paru en 1927 dans *Les œuvres libres*.



histoire où la mission civilisatrice se solde par un échec, a valeur de message. La “mission” catholique est un lieu et une institution dont le nom se confond si bien avec la “**mission** civilisatrice”. Dans *Le pauvre Christ de Bomba*, Mongo Béti exploitera cette similitude en faisant de la mission catholique du Révérend Père Supérieur, un lieu d'exploitation physique et sexuelle<sup>12</sup>, et dénoncera par ailleurs, la collusion entre l'Église et le pouvoir colonial, l'un soutenant et secondant l'autre<sup>13</sup>. Ici, la mission religieuse se montre aussi inapte que la mission coloniale, à aider les populations locales; non seulement elle tolère et reproduit une ségrégation qui dément que tous les hommes soient frères et égaux devant Dieu (dans l'église les Blancs occupent la nef de droite, les Noirs et les Métis celle de gauche, et relégués tout au fond, se trouvent les Portugais [*Id.*: 174]) mais elle échoue à éradiquer ce qui est présenté comme l'atavisme de Mouhinda et de Djogoni: l'impossibilité de se soustraire à l'influence de la *sauvagerie*.

## 2. Dénonciation des excès du colonialisme

À côté de cette notion d'hérédité incontournable, *Djogoni* énonce clairement la satire qui fera de la préface de *Batouala*, un succès de scandale. Il ne s'agit pour commencer, que du manque de modération de fonctionnaires qui *dispersaient en jeux d'argent et en boissons les économies qui, tous les deux ans, leur procuraient six mois de congé* (*Id.*: 164). Le gouverneur général fera preuve, avec une certaine sophistication des mêmes penchants: champagne, intérêt pour les performances de l'écurie Edmond Blanc et fort déficit dans les caisses. On peut se demander néanmoins à quoi attribuer ce comportement. Maran reviendra tout le long de ses écrits, sur l'extrême ennui, *la tristesse et l'hébétéude* (*Ibid.*) de la vie coloniale. Reproche-t-il alors aux expatriés de tromper leur ennui par tous les moyens possibles y compris les excès? Simenon, dans la série d'articles ainsi que les romans inspirés de son

---

<sup>12</sup> Les femmes de la *sixa*, sorte de pensionnat de jeunes filles où les jeunes chrétiennes doivent faire un stage obligatoire avant de recevoir le sacrement du mariage, sont astreintes à des tâches épuisantes, et celles qui sont le mieux traitées sont celles qui accordent leurs faveurs aux hommes que le R.P.S. a mis à la tête de la *sixa*.

<sup>13</sup> Le Révérend Père Supérieur fait à l'administrateur Vidal le constat suivant: *J'ai aussi observé la sorte de collusion de fait avec les colons, dans laquelle tout missionnaire tombe fatalement dans ce pays [...]. Pour le moment, je sais que vous nous protégez et que nous débâillons le terrain pour vous, en préparant les esprits, en les rendant dociles... C'est une chose bien triste* (Béti, 1993: 252).

voyage en Afrique Centrale, reviendra lui aussi sur ce sentiment d'ennui que ressentent les coloniaux, sur l'inanité du système et de leur présence, enfin sur les excès, les abus et les habitudes qui les lient et les forcent à rester, encore plus sûrement que les murs d'une prison. À rester, ou à y revenir. Marthiens lui-même semble avoir de ses collègues une bien piètre opinion (*laissons cette tourbe à sa tourbière* dit-il à un Djogoni excédé [*Id.*: 163]) et on le voit dans un monologue intérieur, douter du bien fondé de son rôle. Les raisons qui sont à l'origine de la rébellion des autochtones lui paraissent tout à fait justes et leurs motivations (désir de liberté, bravoure, défense de leur territoire) nobles:

Pourquoi poursuivre ces agglomérations forestières, éprises de liberté et de bravoure, puisqu'elles défendaient leur pays de l'étranger?

Elles ne pouvaient souffrir le barbare qui leur créait d'inutiles besoins, qui ne voulaient [sic] pas que leurs femmes, non plus que leurs enfants, comme jadis, fussent des bêtes de rapport; qui les obligeait à gagner par le travail, un argent méprisé; qui les contraignait au portage ou au payage; qui les asservissait encore plus que leurs chefs et que leurs sorciers. Quoi de plus noble? (*Id.*: 169).

Il n'est pas très clair si c'est le *barbare* qui refuse que femmes et enfants soient des bêtes de somme, ce que laisse supposer la structure grammaticale de la phrase (le barbare *qui leur créait* d'inutiles besoins, *qui ne voulaient* pas que leurs femmes, etc...) ou si ce sont justement les habitants des villages à pacifier qui se refusent à livrer femmes et enfants aux abus du travail forcé, ce que laisse suggérer la conjugaison du verbe vouloir: *voulaient*. La logique, compte tenu du contexte, voudrait que l'on penche en faveur de la seconde solution. Ce détail, (lapsus délibéré, volonté de brouiller les pistes pour amoindrir l'impact de la critique?) peut aussi laisser à penser que l'auteur n'avait pas achevé la correction de son manuscrit. En tout cas, on peut retenir de ce passage que ce que Marthiens décrit du comportement de ses collègues renvoie davantage à l'intérêt, à l'exploitation et au gain matériel qu'à une quelconque volonté de développement. Leur rôle, pense Marthiens, les mène à *extorquer des impôts, non à abonner une race (Ibid.)*.

La satire de Maran prend toute sa force et toute sa dimension dans la représentation qu'il donne du gouverneur général. Homme froid voire glacial, M. Viviane décide du sort de ces *hordes de nègres, enfants et anthropophages* avec la même désinvolture qu'il montre à manier des breloques de ses *doigts délicats (Id.*: 170). La scène où Marthiens se rend à sa convocation et reçoit l'ordre de mission de pacifier les rebelles, en dit long sur la façon dont le gouverneur conçoit son rôle et le peu de cas qu'il fait de ses administrés, directs ou indi-

rects. Les rebelles en question sont décrits par Viviane comme étant un *ramassis autochtones, sauvages, insultés* [sic], *primitifs, fétichistes dans l'âme* (*Ibid.*). La désinvolture du gouverneur ne s'arrête pas qu'à ces *bordes*. Elle englobe même dans une certaine mesure, l'administrateur à qui il recommande sans autre forme de procès de bien *surveiller* [...] *sa nourriture* (*Ibid.*) afin d'éviter d'être empoisonné par ceux qu'il est chargé de réprimer. De toute évidence, le gouverneur général se pré-occupe assez peu des risques encourus par ses subordonnés quelle que soit la couleur de leur peau. Au mieux, il minimise ces risques, au pire il les considère comme non-existants. Devant ses hommes, il fait alterner une soi-disant confiance en leur capacité avec la menace à peine voilée: *Que pouvait-il craindre lui, colonial endurci de leur yaros*<sup>14</sup> *à peine nocifs* (*Ibid.*). Et plus loin: *L'opération ne peut pas ne pas réussir* [...]. *Il serait désastreux, mon cher administrateur... surtout en ce qui vous concerne... de tenir* [sic] *d'un revers une victoire prévue complète...* (*Id.*: 15). Et, ce qui n'est pas sans ironie, le gouverneur se montre magnanime, plaint les Noirs et réproouve les compagnies<sup>15</sup> qui *tuaient, affamaient ou suppliciaient de pauvres chairs à torture* (*Id.*: 170), tout en recommandant pour ses propres administrés, l'emprisonnement, *les bourrades, les balles de mousquetons gras et la chicote*. Tôt dans sa carrière donc, Maran donne du système colonial une peinture, brève mais assez marquante, d'un monde régi par les pressions, la répression, le chantage, l'injustice et des abus motivés par la course à l'avancement en grade et à l'argent. Ainsi si Marthiens a en charge la première partie de l'expédition punitive, *la direction technique* [était] *laissée à ce brave commandant Le Brenn, auquel il fallait de l'avancement et un bout de ruban rouge* (*Ibid.*). En clair, le gouverneur a un protégé qu'il veut faire avancer en grade; la *pacification* réussie sera la justification de cet avancement. Autre recommandation importante: faire beaucoup de prisonniers. Des travaux de voirie en cours ne pourront être achevés faute de fonds; la main d'œuvre pénale fournira donc gratuitement le travail qu'il aurait fallu payer s'il n'y avait des prisonniers pour le faire<sup>16</sup>. *L'heure du nègre* (1932) de

---

<sup>14</sup> Le contexte suggère qu'il s'agit sans doute de sorts ou de fétiches.

<sup>15</sup> Notons au passage que c'est à ces compagnies que s'attaquera André Gide à l'issue de son voyage en Afrique Équatoriale Française, voyage dont il tirera deux ouvrages: *Voyage au Congo* (1927) et *Retour du Tchad* (1928).

<sup>16</sup> Un bref passage du film *Coup de torchon* (1981) de Bertrand Tavernier montre quelque chose de similaire; l'emprisonnement est un moyen commode d'avoir un serviteur sans bourse délier.

Simenon décrit le même état de faits<sup>17</sup>. Tout le comportement du gouverneur démontre le peu d'importance qu'ont ses administrés dans sa vie et dans ses préoccupations. Sans transition, à l'arrivée de son chef de cabinet, le gouverneur se met à parler *femmes*, [...] *députés*, [...] *aéroplanes*, [...] *football* [...], *boxe*, [et] *performances de l'écurie Edmond Blanc* (Simenon, 1932: 15). Les exploits sportifs ont autant —peut-être même plus— d'importance que les *prisonniers* réquisitionnés afin de servir de main d'œuvre gratuite. Si le sort final de ses hommes arbitrairement emprisonnés ou réquisitionnés, n'est pas évoqué dans *Djogoni*, d'autres ouvrages se chargeront d'en donner une description frappante<sup>18</sup>: ainsi de *Djouma*, autre ouvrage de Maran (1927), *Voyage au Congo* de Gide (1927), *Terre d'ébène* d'Albert Londres (1932), *Tchad* de Denise Moran (1934) et *Le pauvre Christ de Bomba* de Mongo Béti (1956). Mal nourris, accablés de fatigue et de maladies, ces travailleurs agonisent abandonnés, dans des conditions inhumaines. Et ce bref passage —une page et demie— qui donne en condensé, l'attitude du gouverneur, de s'achever sur un discours pontifiant et figé: *Oui... un biscuit?... la France est une belle colonie...* L'amalgame "France-colonie" peut sembler surprenante, mais il est probable que le gouverneur est si imbu du discours colonial sur *la plus grande France* qu'entre la métropole et ses territoires coloniaux, la distinction n'existe même plus pour lui, comme le montrera la suite de ses propos. Que l'une soit soumise au droit républicain, et l'autre au droit du plus fort qu'il incarne lui-même ne lui paraît pas une anomalie. *Les colonies... Boy! apporte-nous, de suite, des cocktails au champagne... —les colonies ne sont que la plus grande France... [...] notre renommée de toujours nous oblige à brandir haut l'oriflamme de la civilisation* (Maran, 1965: 171). Le fait que son discours soit entremêlé de considérations matérielles et somme toute insignifiantes et très terre-à-terre, comme le cocktail au champagne et les biscuits, et surtout, que *ses paroles se perdent] dans la nuit*, dit bien à la fois l'absolu manque de considération qu'il accorde à la "mission civilisatrice", mais aussi l'inutilité complète de sa politique et de sa position pour l'avancement de ceux qu'il est censé aider. Dans une lettre datée du 10 décembre 1916 à Paul Léautaud, René Maran déplore amèrement la tra-

---

<sup>17</sup> *Administrer signifie d'abord lever les impôts. C'est ensuite réquisitionner des travailleurs à trente centimes par jour pour construire les routes. C'est enfin faire des prisonniers pour entretenir le poste, les parterres, les chemins, les bureaux et les écriteaux [...] Quand il n'y a pas de prisonniers, on en fait* (Simenon, 1932: 33).

<sup>18</sup> L'ancêtre du genre demeure *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, publié en 1899.

hison de ses idéaux et la frustration d'avoir à accomplir une tâche qui lui répugne moralement:

Ici, je moisissais dans mes fonctions administratives. Représentant d'une France juste, bienveillante, humanitaire, je pressurais, moi, mes camarades et mes chefs, de pauvres bougres qui n'ont que le tort d'être trop dociles. On a obtenu des engagements volontaires en enchaînant les indigènes les plus robustes. Les autres... Depuis deux ans et plus, ils font du portage [...] sans être jamais rémunérés si peu que ce soit. Tout l'argent qu'ils sont censés avoir gagné est retenu intégralement pour l'impôt. Ils crèvent de misère, de privations, de fatigue. Quel écœurement! [...]. Mais ici, nous sommes plusieurs qui n'avons que dégoût pour le métier auquel on nous astreint. Un mot encore. Lorsque vous lisez dans les journaux des notes élogieuses sur les colonies françaises d'Afrique [...] comprenez exactement le contraire.<sup>19</sup>

Cet extrait offre d'intéressantes informations; d'abord que Maran n'est pas le seul à réprouver la tâche qui lui est confiée, mais peut-être le seul à oser le faire publiquement dans ses écrits. Il révèle aussi qu'il y a mystification; les journaux donnent une image d'Épinal de ce qui est sur le terrain un enfer et le public est induit en erreur. Maran annonce aussi Mongo Béti (1956) et André Gide (1927) qui décriront les mêmes scènes de réquisitions de travailleurs. Par peur du travail forcé et surtout de la mort sur les chantiers de construction du chemin de fer, des villages entiers déménagent et fuient, entrant dans un cycle de déracinement et d'errance.

### **3. "L'antagonisme de la sauvagerie et de la civilisation" et les paradoxes de la mission**

#### **3.1. *La civilisation inaccessible?***

Notons cependant que la dénonciation dans *Djogoni* n'occupe qu'une partie assez réduite de cet ouvrage. Le point nodal de celui-ci, c'est bien *l'antagonisme [...] de la sauvagerie et de la civilisation* (Maran, 1965: 165) comme Marthiens en avait eu la prescience au moment de s'endormir, telle une vision. Cet antagonisme, Mouhinda et Djogoni le symbolisent tous deux par leur condition de métis, mais pour en revenir à l'aspect potentiellement autobiographique de cette œuvre, c'est peut-être aussi le conflit constamment imposé à René Maran lui-même, par les autres. Maran n'est pas vraiment un métis culturel; il n'a pas de contacts directs connus avec la culture antillaise ou guyanaise, et son enfance et son adolescence passées dans un pensionnat bordelais à par-

---

<sup>19</sup> Lettre manuscrite conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal. Cote: Ms 3165.1.

tir de six ou sept ans, ne lui ont permis qu'un contact très limité (une fois tous les trois ans) avec ses parents. Métis biologique, il l'est à peine. Quarteron par sa mère dont le père était semble-t-il blanc<sup>20</sup> (Femi Ojo-Ade, 1984: 258), Maran était *excessivement brun*<sup>21</sup> et nettement moins clair que d'autres membres de sa famille (*Id.*: 262). Rien dans ses écrits ne permet de dire qu'il ait jamais été pris pour un "sang-mêlé". Par contre la disparité entre ce qu'il était, sa culture, son érudition et ce que les gens attendaient de lui à cause de sa couleur devait représenter un constant clivage. Il n'est pas certain que Maran se soit senti écartelé entre deux cultures; pour cela il aurait fallu qu'il possédât une *double* culture. Or il semble avoir surtout possédé la culture française. Son contact avec les Africains de l'Oubangui-Chari qu'il a administrés sont restés distants, ce qui compte tenu de son rôle d'employé colonial était peut-être inévitable. Maran les a observés de loin, plus longtemps qu'un Gide, certes, mais presque à la manière d'un Gide, malgré ses treize années de service.

Par contre, à la manière d'un Djogoni, il a pu passer par cette admiration béate et émerveillée devant le *labeur ordonné et cette discipline exacte* que montre le petit monde des navires, succédané du monde occidental: "kroumen" de la Gold Coast au travail, marins obéissant au clairon, agents commerciaux buvant des cocktails, orchestres jouant de la musique. Aux yeux de Djogoni le petit épicier, le navire est un véritable microcosme, un condensé des valeurs et de la réussite occidentales; et celui-ci de conclure: *il comprenait enfin la distance qui sépare sa civilisation factice de la civilisation réelle...* (Maran, 1965: 192). L'épiphanie majeure que Djogoni retient de son voyage et de sa vision du paquebot est celle-ci:

Il savait à présent que l'on ne doit pas viser plus loin que ses origines. Il savait que l'on doit rester de son pays et de son époque. Il le savait, et voulait s'en tenir là, puisque ses contemporains n'avaient pas encore payé à la civilisation, un tribut de plusieurs siècles de progrès studieux... (*Ibid.*)

Maran présente cette découverte de Djogoni comme un *enseignement*, une *leçon* (*Ibid.*), et en même temps, une justification pour s'accepter "nègre", car à partir de là, Djogoni cesse de lutter contre la tradition et se résigne à laisser partir sa femme. En définitive, tous les soins

---

<sup>20</sup> Interview avec Mme Camille Maran.

<sup>21</sup> L'expression vient de la lettre dans laquelle Coulonges dans *Un homme pareil aux autres*, affirme à son ami d'enfance Jean Veneuse, sa francité et le rassure sur son droit à aimer Andrée Marielle.

des prêtres missionnaires, toute l'affection et toute l'éducation prodiguées par le couple Marthiens n'auront abouti qu'à ce constat: il faut rester à sa place. Cette position finalement nie toute velléité d'avancement et de progrès, et repousse à une période bien lointaine et surtout indéfinie dans l'avenir la possibilité pour les Africains d'être jamais vus comme civilisés. C'est une position qui ne manque pas de paradoxe non plus, car s'il faut effectivement rester à sa place, la mission civilisatrice ne se limiterait-elle donc plus qu'à administrer et maintenir un statu quo, et non plus civiliser?

Les mentions de clivages et d'antagonismes propres au métissage ne manquent pas dans *Djogoni*, à commencer par l'homélie de l'évêque qui leur attribue *de rares qualités et des vices nombreux* (*Id.*: 177). Le repas de noces où la cuisine et le vin français sont mêlés aux mets et aux boissons locaux est l'occasion de mettre en présence *le vrai génie français* et une *civilisation barbare* (*Id.*: 178). Et c'est là que déjà craque le superficiel vernis de civilisé que porte Djogoni; en effet, l'alcool et l'ambiance de fête aidant, Djogoni est *repris par sa race*, et *l'hérédité dont on ne s'évade jamais complètement* (*Ibid.*). L'amour de Djogoni et de sa femme est en soi une contradiction que traduit l'oxymore: *pauvre amour sauvage et civilisé* (*Id.*: 186) car le comportement adéquat envers les femmes serait non l'amour ou l'affection, si l'on s'en réfère à la tradition telle qu'elle est décrite par le chef Bankoa, mais les coups.

### 3.2. *Images des Africains*

Comme ce sera le cas dans Batouala, la description que fait Maran des Africains dans *Djogoni* n'a rien de flatteur. Le chef de tribu Bankoa est sans détour ou euphémisme, désigné comme un singe<sup>22</sup> dévoré de parasites:

Nu, Bankoa reposait sur une natte, au milieu de ses femmes. Pour le protéger du soleil, l'une d'elle tenait, au-dessus de sa tête, des feuilles de bananiers larges et vertes. Une autre éventait les mouches qui pullulaient sur son corps avarié. D'autres encore, en chantant, ôtaient les chiques de ses pieds royaux, qu'un chien léchait...

Parfois, **comme un singe**, l'indolent monarque grattait longuement ses membres. Alors une odeur fétide, lourde et persistante se répandait. (*Id.*: 192-3)

---

<sup>22</sup> Dans *Le roman d'un spahi*, Loti revient en permanence sur les traits simiesques de Fatou Gueye, la jeune maîtresse du spahi.

Qu'un monarque soit assisté dans des tâches aussi triviales que le nettoyage des dents n'a en soi rien d'extraordinaire, mais le corps du monarque représenté comme *avarié* donc pourrissant, mangé justement de vermines (mouches et chiques) et dégageant une odeur pestilentielle manque de dignité, voire d'humanité. Aucun détail ne nous est donné sur les raisons de son état. S'agit-il d'une maladie? D'un état de saleté permanent? Quoi qu'il en soit, ce qui reste dans l'esprit du lecteur, c'est que Bankoa manque singulièrement de décorum, et il ne suscite rien d'autre que de la répulsion. Maran choisit en outre de faire parler un langage "petit nègre" à son personnage, dont le discours est parsemé de *ia*, ou de *gna*, substituts de l'habituel *y'a* que l'on retrouve aussi sur les affiches publicitaires *banania: y'a bon banania*. Dans *Batouala*, il avait choisi une autre approche: si la langue de Batouala comportait des expressions et des tournures différentes du français traditionnel, au moins le sens en restait-il clair et la langue loin de la caricature habituelle attribuée à tout personnage noir dans l'imagerie et l'imagination populaires<sup>23</sup>. Le choix de ce parler "petit-nègre" a de quoi surprendre. On sait que Djogoni et Mouhinda mêlaient *le français, le bakongo et le sango* dans leur dialogue (*Id.*: 167). La raison pour laquelle sa conversation avec le chef Bankoa devait avoir lieu en français et en "français petit-nègre" n'est pas avérée. À moins que Maran n'ait eu besoin d'une excuse pour faire de la "couleur locale". Ou encore marquer une distance entre Djogoni qui parle *un français irréprochable qui zézayait un peu et roulait des 'r', non sans charme* (*Id.*: 161) et le manque de manières et de savoir du vieux chef. Deux choses ressortent clairement de ce passage. La première est que le vieux chef rejette Djogoni et ne le reconnaît pas comme appartenant à son peuple. La seconde est que ce discours devient une méthode par laquelle Maran expose, par la bouche du vieux chef, ce qui est censé être le mode de vie dans un village africain, donnant par là à ce discours, une pseudo-authenticité. Ledit discours tient de la représentation convenue: l'africanité selon Bankoa se définit en terme de cannibalisme, de consommation de manioc et de bananes (pourquoi des bananes plutôt que des mangues? Pour mieux rentrer dans le mythe *banania* ou mieux évoquer le singe?), de violence envers les femmes et les esclaves, bref la panoplie de vices que l'imagination populaire prête à l'Africain:

---

<sup>23</sup> La *Nouvelle Revue Française* consacre à *Batouala* une critique dans son numéro de janvier 1922; elle lui reproche justement de faire parler et penser Batouala comme un Blanc, non comme un Noir.



Toi gn'a pas frère pour moi... Toi ia seulement camarade... Bon camarade... Eh ! Bé, toi, ia voulu faire manière Blancs... Ca ia pas bon.. Ca ia mauvais beaucoup... parcé qué Blancs ia pas connaît manières pour pauv noirs... **Blancs, gn'a pas manger bananes... gn'a pas manger pitits enfants... gn'a pas bat femme... gn'a pas tuer esclaves... gn'a pas vend' pitits enfants... gn'a pas manger manioc.** Eh! bé tout ça ia bon. Eh! bé, tout ça Blancs ia pas vouloir... Toi ia été chez "Mon Pelo". Eh! bé, si femme ia demander à mon Pelo papier pour aller faire camarade ensemble tous frère pour lui, mon pelo ia donner papier femme pour toi. (*Id.*: 193)

La première phrase de la réponse du chef laisse un peu perplexe. Djogoni, nous dit-on le "consulte sur son cas". La logique voudrait qu'en fait, il l'interroge sur ce qu'il devrait faire par rapport à Mouhinda-Matiti puisque c'est ce qui le préoccupe et l'amène à rendre visite au chef. Or la réponse porte sur le fait que Djogoni n'est pas "un frère". Faut-il donc comprendre que Djogoni en fait cherchait à savoir comment se classer lui-même en tant que Métis? La dernière phrase est énigmatique; voire incompréhensible. Le vieux chef veut-il dire que Mouhinda et Djogoni font partie tous deux des protégés des prêtres (*mon pelo*) puisqu'ils se sont mariés à l'église? Ou faut-il comprendre que du fait qu'il ait voulu vivre à l'occidentale, il perd ses "droits" de mari sur Mouhinda-Matiti? *Djogoni* recèle de nombreux non-sens et illogismes, dont le moindre n'est pas le départ de Mouhinda-Matiti. Le discours du chef, la position que semble prêcher Maran par sa recommandation de ne pas vouloir viser plus haut que ses origines, les raisons du départ de Mouhinda, et même certains faits que Maran énonce ne coïncident pas tout à fait. Ainsi si le mode de vie africain consiste à tuer les esclaves<sup>24</sup>, qui donc fera le travail? Et si les petits enfants sont destinés à la consommation courante au même titre que les bananes et le manioc, comment le village pourrait-il rester *populeux*? Une gestation dure malgré tout neuf mois en moyenne, donc presque une année. La même absence de logique sous-tend le texte de Simonon, à ceci près que l'Afrique selon lui serait un immense espace vide où quelques rares indigènes survivent. De son voyage il rapporte la description suivante:

---

<sup>24</sup> L'ironie veut que Maran ait eu à se défendre en 1918 d'avoir battu à mort un homme du nom de Mongo (Ojo-Ade, 1977: 15). Une lettre de l'administrateur colonial Pierre Michaud adressée à *L'Opinion* stipule la même chose (Bibliothèque de l'Arsenal). Il n'est pas clair si le fait est réel ou destiné à couvrir d'opprobre quelqu'un qui se permettait de critiquer l'institution qui l'employait.

Il y a [...] les nègres, dispersés dans des espaces infinis. Car, un village nègre, c'est la réunion de trois ou quatre huttes. Il faut faire ensuite des kilomètres pour trouver un autre village, si bien qu'un chef qui règne sur un territoire grand comme trois départements ne commande en définitive qu'à deux mille sujets. (Simenon, 1932: 53)

Malgré ce chiffre assez restreint, chacun aurait en toute ingénuité commis un meurtre, voire plusieurs:

Les hommes sont petits, avec des visages quelconques, indifférents, très doux, ce qui ne les empêche pas d'avoir **au moins un empoisonnement** à leur actif [...]. Chacun a bien un ennemi, pour une raison quelconque ou simplement parce que sans ce **piment naturel**, l'existence serait monotone. (*Id.*: 69)

S'il est question de pimenter une existence monotone, et s'il s'agit d'*au moins un* empoisonnement sur un territoire où la population est déjà éparse et restreinte, théoriquement, le continent devrait être désert. Ne manquent plus à la liste, que les histoires d'anthropophagie; et elles suivent de peu: *Ils l'ont mangé parce que pour une raison quelconque ils l'avaient tué, et que ç'eût été idiot de laisser perdre cette belle viande* (*Id.*: 72). Pour parachever le tableau, Simenon affirme avoir vu lui-même deux anthropophages... hélas pas en pleine consommation, cependant.

### **3.3. "Il faut rester à sa place", ou l'impossibilité de se civiliser**

En prêchant de rester à sa place comme il le fait faire à Djogoni, Maran prêche finalement pour le respect et le maintien de la colonisation. Son message se résume à ceci: vous n'avez pas accumulé des siècles de civilisation; acceptez donc que ceux qui l'ont fait vous dirigent. Le discours de Maran est curieusement régressif ou au mieux, statique; quelles seraient donc l'utilité et la finalité de la mission civilisatrice, si les indigènes doivent rester à leur place et ne pas viser plus haut que leurs origines? Et que faire des abus de civilisateurs comme le gouverneur Viviane pour qui il fallait *faire évacuer les plus infimes villages pour les brûler ou les brûler pour les faire évacuer, les deux méthodes étant excellentes au même chef...*? (Maran, 1965: 170). La structure en chiasme montre bien que pour lui, effectivement les deux méthodes se valent. À ceci près cependant que s'il faut rester dans la logique du texte, la seconde méthode a un désavantage: elle limite le nombre de prisonniers potentiels, une partie des gens risquant de périr dans l'incendie. Par comparaison, les Marthiens qui en tant que couple, aiment mais

maintiennent une certaine distance avec leur boy, et lui donnent l'exemple d'un couple uni et *civilisé*, sont des colonisateurs modèles. Marthiens n'accepte de diriger l'expédition punitive que parce qu'il n'a pas le choix. Sa méthode civilisatrice a pour base la douceur et l'exemple qu'il donne par son propre mode de vie.

La question de ne pas *viser plus haut que ses origines* donne au sort de Djogoni un éclairage différent, et on peut se demander dans quelle mesure le brusque et illogique revirement de Mouhinda qui jusque-là n'avait montré aucune velléité de suivre des coutumes tribales, n'est pas la punition aux ambitions de Djogoni de vouloir vivre comme un Blanc. Plus encore dans sa tendre enfance qu'à l'âge adulte, Djogoni a eu la vie d'un enfant blanc: vêtements et jouets importés d'Europe, dentelles et bas de soie, boys attachés à son service et *tipoi*<sup>25</sup> personnel. En ayant vécu une vie de luxe digne d'un enfant blanc, Djogoni se serait-il livré malgré lui à une forme d'hubris qui lui vaut de régresser à une vie de mendiant d'abord, puis de boy et d'épicier? D'autres Métis ont eu des sorts plus heureux, et le colonel Dodds<sup>26</sup> qui conquiert le Dahomey pour le compte des Français en était un<sup>27</sup>. Chez Maran, les Métis sont systématiquement associés aux Noirs et possèdent les mêmes tares: ainsi, *nègres et de métis* étaient décrits comme *également veules, également pouilleux et malpropres* (*Id.*: 172). De même à l'église, si aux Blancs est réservée la nef droite, *à gauche, se pressaient les métis et les nègres* mis dans le même sac (*Id.*: 174).

Autre contradiction dans la logique de cet ouvrage: la tradition, nous dit-on, veut qu'un enfant appartienne au père, *ou à défaut, aux parents mâles consanguins* (*Id.*: 182). Or Mouhinda —comme Djogoni—

---

<sup>25</sup> Sièges transportés par deux ou plusieurs "indigènes", assez proche de la chaise à porteurs du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>26</sup> Le colonel Alfred Amédée Dodds (1842-1922) subjuga Abomey le 18 novembre 1892; cet événement marqua la fin du célèbre royaume du Dahomey et la chute du roi Gbehanzin, déporté par la suite à la Martinique puis en Algérie. Dodds est un métis né à Saint-Louis du Sénégal. Élève de Saint Cyr, il participa à de nombreuses campagnes et expéditions, fut fait prisonnier à Sedan mais s'échappa, et accomplit la plupart de son temps de service en Afrique de l'Ouest (vingt ans) à l'exception de ses expéditions en Cochinchine et au Tonkin. Il finit membre du Conseil Supérieur de la Guerre.

<sup>27</sup> Au siècle précédent, le Chevalier de Saint George, métis de la Guadeloupe, musicien et compositeur hors-pair et la meilleure lame du royaume du temps de sa jeunesse, fut, une génération avant Alexandre Davy de la Pailleterie père d'Alexandre Dumas l'écrivain, un des rares métis illustres de son temps. Son existence fut simplement oubliée. Les ouvrages d'Alain Guédé et de Claude Ribbe viennent de le ressortir des limbes de l'histoire. Si Maran pouvait ne pas connaître le Chevalier, il est par contre plus surprenant qu'il n'ait rien su du colonel Dodds, militaire et agent colonial.

est très probablement née d'un père Blanc; en théorie la famille de sa mère n'a aucun droit sur elle, à moins de supposer absente tout représentant de la famille paternelle. Dans le cas des Métis, il est aussi probable que la famille paternelle mette très peu d'empressement à réclamer ces rejetons encombrants, ainsi que le fait remarquer l'évêque dans son prêche. Et si la famille maternelle a *trafiqué d'elle* (*Id.*: 183) en la vendant, et ne s'est pas manifestée lors de son mariage à la mode occidentale, que la *loi traditionnelle* lui soit soudainement devenue applicable au moment même où le village a été détruit n'est en soi pas très logique. Soit Maran a laissé beaucoup de détails importants dans l'ombre, soit la logique de l'histoire lui importait peu. Mais, sans doute, que *Djogoni* soit sa première tentative de roman en est aussi la raison. Encore plus illogique est la motivation qui pousse Mouhinda elle-même à retourner dans son village. Maran met sa décision sur le compte de l'instinct et de *l'appel de la race*. Mieux encore, Mouhinda-Matiti est brusquement déterminée à retourner chez elle, alors que justement, il n'y avait plus de chez elle. C'est donc pour vivre seule, *sans vivres, sans recours, loin des plantations, loin de ses amis* au beau milieu de la forêt, parmi *les gorilles et les cynocéphales* (*Id.*: 184) que Mouhinda repart "chez elle" alors que la simple logique de survie voudrait qu'elle reste avec ses amis justement parce que son village a été rasé, et la population dispersée. À moins que Maran ne trouve là de quoi confirmer ce qu'il dit de Mouhinda: *Il ne pouvait y avoir toutefois de tumulte dans ses pensées : elle en avait si peu... Son intelligence, en effet, était puérite et restreinte [...]. Réfléchir lui était une fatigue* (*Id.*: 193).

### **3.4. Racialisation et sexisme: le personnage de Mouhinda**

Le portrait moral et physique de Mouhinda-Matiti révèle beaucoup de l'opinion de Maran<sup>28</sup> sur les femmes noires ou métisses: Mouhinda-Matiti séduit exclusivement par ses attraits physiques; elle est *grande, mince, d'une peau délicate* possède *une taille ondoyante d'une ligne pure* (*Id.*: 167), *un torse souple et vigoureux comme une liane*, *des jambes fines aux chevilles délicates, des hanches harmonieuses et fortes* etc. (*Id.*: 187) et *un cœur d'enfant léger, instable et charmant* (*Id.*: 195). Plus tard, elle est décrite comme superficielle, frivole et infantile; s'amu-

---

<sup>28</sup> Il n'est pas abusif ici d'y voir l'opinion de Maran. Une lettre adressée à Manuel Gahisto et datée du 7 juillet 1913 dit clairement qu'il considère les femmes "indigènes" comme un type, et son opinion n'est guère laudative (1965: 125).

sant de peu (du *saut d'un crapaud ou de la forme d'un nuage* [*Id.*: 193]) et aimant surtout la toilette, car nous dit-on,

elle avait une taille riche, une poitrine harmonieuse, des traits délicats, des pieds petits et bien cambrés. Ses yeux d'un noir ardent pétillaient de malice espiègle... Et lorsque des robes seyantes gantaient son corps et en affirmaient la beauté, on aurait pu la prendre pour une créole... (*Id.*: 194)

Cerveille vide, beauté physique, et attrait sexuel marqué: autres poncifs d'un idéal féminin encore en vogue au début du vingtième siècle? Maran s'attarde sur les hanches et la poitrine de Mouhinda (par deux fois il mentionne sa taille, ainsi que son torse ou sa poitrine). Et la perception qu'a Maran de Mouhinda en tant que personne, s'arrête là. Au racialisme du livre se joint, dans le cas de Mouhinda, du sexisme. Bien plus que Djogoni, Mouhinda est présentée comme une victime de ses "instincts". Ainsi que l'expose le discours de l'évêque Goirau que Maran semble reprendre à son compte, Djogoni et Mouhinda ont *deux âmes qui participent de l'indigène et de l'Européen, qui résument de rares qualités et des vices nombreux* (*Id.*: 177). Chez Djogoni, ces vices n'apparaissent que dans des conditions extrêmes. Ainsi la jalousie et les insultes de Mouhinda le poussent à la rouer de coups, mœurs typiquement *indigènes* à en croire le chef Bankoa. Djogoni a oublié un moment, l'exemple harmonieux offert par le couple Marthiens. La fête organisée par les prêtres pour son mariage lui fait aussi oublier tout décorum et le voilà dansant des danses tribales<sup>29</sup>: il suffit de peu pour que craque le vernis de la civilisation. Quant à Mouhinda, malgré son enfance chez les prêtres, *l'instinct* africain demeure trop profondément ancré en elle, aussi *le manioc, [...] ses mœurs primitives, sauvages, naïvement féroces* lui étaient préférables à la *clémence réelle des Blancs dont elle haïssait les coutumes étrangères...* (*Id.*: 194). En somme, Mouhinda ne rejette les mœurs françaises que parce qu'elles sont différentes et non autochtones; la vraie base du problème serait donc la xénophobie —et bien sûr l'intelligence limitée— de l'héroïne, et ce n'est pas sans orgueil que celle-ci se rend compte que son identité africaine reste intacte en dépit des *années de domination*<sup>30</sup> (*Id.*: 194). La contradiction ici ne semble pas non plus frapper l'auteur: alors que le

---

<sup>29</sup> Jean Veneuse fera pourtant remarquer à Clarisse Demours que d'être Noir n'implique pas nécessairement que l'on aime la danse.

<sup>30</sup> L'expression attribuée à une personne est un peu curieuse (après tout Mouhinda a été simplement élevée à la mission catholique) et on peut se demander dans quelle mesure Maran n'en fait pas ici une sorte de symbole de la population locale qui effectivement a subi une domination.

village de Mouhinda est réduit en cendre, et ses habitants éparpillés ou travaillant gratuitement pour le gouverneur Viviane, il serait logique qu'elle croie en la *clémence réelle des Blancs* (*Ibid.*). L'infantilisation et la stupidité du personnage de Mouhinda sont poussées à l'extrême: la décision de la laisser partir provoque chez la jeune femme une joie irraisonnée; *elle était heureuse sans savoir pourquoi et elle sautait, riait, chantait et dansait* (*Ibid.*). Fataliste, esclave de son milieu et de ses traditions, voire masochiste, Mouhinda retourne vers ceux qui *avaient torturé son enfance*, l'avait vendue à défaut de la manger, et allait lui faire subir esclavage, brutalités et dur labeur, simplement parce qu'elle *cédait à sa destinée, à l'appel de sa race et à sa sauvagerie* (*Ibid.*). Mais cette conception du personnage de Mouhinda ne peut pas vraiment surprendre lorsqu'on lit sous la plume de Maran cette phrase écrite dans une lettre adressée à Manuel Gahisto et daté du 7 juillet 1913: *Je suis un délicat, un rêveur, un sentimental. Je ne pourrai donc jamais **comprendre** ni jamais aimer la femme indigène, inerte et simple réceptacle de spasmes désenchantés* (1965: 125). On ne pourrait exprimer plus clairement la distance et le mur d'incompréhension entre soi et la *femme indigène*. Quant à savoir si cette distance est inexorable, ou si elle est due aux circonstances et aux rôles de chacun au sein du système colonial<sup>31</sup>, c'est une question qui vaut peut-être la peine d'être posée, mais ne semble guère préoccuper ici Maran.

*Djogoni* est un ouvrage à sa manière, complexe. Complexe parce que le fil de la logique n'y est pas toujours facile à suivre. Mais il a le gros avantage de nous montrer ce que pensait peut-être le jeune Maran tout au début de sa carrière d'écrivain et de fonctionnaire colonial. Il peut être considéré comme un coup d'essai proche encore des idées et du style de ses prédécesseurs dans le domaine du roman colonial<sup>32</sup> et peut-être aussi une forme de pastiche du genre. Trois idées-force y prédominent: 1) la primauté de l'instinct sur la raison, l'instinct désignant bien sûr le côté africain; la dichotomie est traditionnelle; 2) l'inexorabilité de l'atavisme, atténué chez Djogoni, exacerbé chez Mouhinda<sup>33</sup>; 3)

---

<sup>31</sup> Dans un passage de *Un homme pareil aux autres*, on voit Veneuse lire une circulaire qui recommande aux employés coloniaux de ne traiter leur compagnes noires que comme des *instruments d'hygiène*. Dans ces conditions, la communication et l'appréhension de l'autre en tant qu'humain deviennent hypothétiques, voire impossibles.

<sup>32</sup> La critique reprochera à *Batouala* de s'éloigner du style accepté des romans coloniaux.

<sup>33</sup> Maran résume ainsi le sujet de ce livre: *L'atavisme des peuplades nègres résiste à l'empreinte de la civilisation. Lorsque celle-ci parvient à pénétrer quelques sujets mieux doués que d'autres, ce n'est que superficiellement. Les vieilles coutumes sont toujours là, qui l'annibileront un jour* (1965: 131).

et présents mais un peu en marge, les abus de la colonisation. Le livre annonce clairement la mission civilisatrice comme un échec voire une inutilité. Que cette inanité soit due à une incapacité congénitale du Noir à se *civiliser* c'est ce que semble claironner l'exemple de Djogoni, dansant au son du tam-tam et *repris par sa race* le soir de ces noces, et celui de Mouhinda qui oublia vite la réserve apprise à la Mission pour reprendre des mœurs trop libres censément propres à ses origines africaines. Ce message, le plus évident pour le lecteur s'accompagne pourtant d'une certaine réserve, prudente certes, car celle-ci occupe peu de place par rapport au message premier, mais elle est présente: le colonisateur s'occupe-t-il de civiliser ou ne s'intéresse-t-il qu'à la perception de l'impôt comme l'énonce crûment l'administrateur Mathiens? Le gouverneur Viviane qui devrait par son exemple encourager ceux qui sont sous ses ordres se préoccupe avant toute chose de son champagne, des champs de course et de l'avancement de son protégé. Car s'il n'y a aucune représentation positive du Noir dans cette oeuvre, la seule représentation positive du colonisateur est celle de Marthiens... qui s'interroge sur le bien-fondé de son rôle de civilisateur. *Djogoni* est donc un ouvrage plus complexe qu'il ne paraît à première vue. Il annonce à la fois, la satire virulente de la préface de *Batouala* à l'encontre du système colonial tel qu'il est appliqué, et la représentation tout à fait négative des Noirs que Maran donne dans le roman *Batouala* lui-même. La mission civilisatrice s'y trouve donc condamnée à l'échec à double titre: de par l'incurie et l'exploitation du colonisateur, de par l'imperméabilité du sujet colonisé. Maran avance comme raison de cette irréductibilité, l'atavisme, mais la question à se poser était peut-être la suivante: l'antagonisme racial, le travail forcé et la répression, peuvent-ils réellement être des outils de développement?

## Références bibliographiques

- BÉTI, Mongo (1956) *Le pauvre Christ de Bomba*, Paris, Présence Africaine (1993).
- CAMERON, Keith (1985) *René Maran*, Boston, Twayne Publishers.
- CONRAD, Joseph (1899) *Heart of Darkness* Cambridge Mass, R. Bentley (1981).

- DURAS, Claire de (1823) *Ourika*, Exeter, University of Exeter Press (1993).
- FANON, Frantz (1952) *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil (1965).
- GIDE, André (1927) "Voyage au Congo", *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard NRF, Paris (1938).
- HUGO, Victor (1819) *Bug Jargal*, Paris, Presses Pocket (1985).
- LOTI, Pierre (1899) *Le roman d'un spahi*, Paris, Gallimard (1992).
- MARAN, René (1921) *Batouala, véritable roman nègre* Paris, Albin Michel (2001).
- MARAN, René (1965) "Djogoni", *Hommage à René Maran*, Paris, Présence Africaine, pp. 159-198.
- MARAN, René (1927) *Djouma chien de brousse*. Paris, Albin Michel.
- MARAN, René (1947) *Un homme pareil aux autres*, Paris, Arc en Ciel, Paris, Albin Michel (1962).
- MARAN, René (1927) "Journal sans date", *Œuvres libres*, Paris, Anthème Fayard et cie, pp. 105-236.
- MÉRIMÉE, Prosper (1829) *Tamango, Mateo Falcone et autres nouvelles*, Paris, Flammarion, Paris, Flammarion (1983).
- OJO-ADE, Femi (1977) *René Maran, écrivain négro-africain*, Paris, Fernand Nathan.
- OJO-ADE, Femi (1984) *René Maran, the Black Frenchman. A Bio-Critical Study*, Washington, Three Continent press.
- SENGHOR, Léopold Sédar (1956) *Éthiopiennes*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, (1974).
- SIMENON, Georges (1932) *L'heure du Nègre*, Paris, Editions DML (1996).
- SUE, Eugène (1842-1843) *Les mystères de Paris*, Paris, Michel de l'Ormeriaie, (1980).